

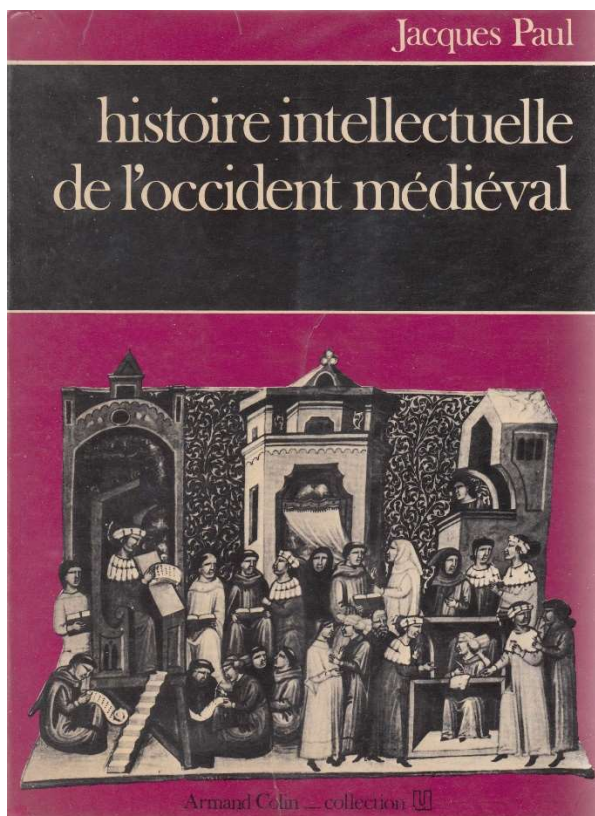
Les vaudois au Moyen Âge



Jacques Paul

Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval

Armand Colin, Collection U, pp. 308-310
1973



Jacques Paul ¹

Les vaudois

Le mouvement vaudois ou des pauvres de Lyon tire son nom et son origine de Pierre Valdès, ou plutôt Vaudès, riche marchand de Lyon. L'homme échappe souvent, tant les écrits contemporains sont peu explicites. La chronologie exacte de son activité et la date de sa mort ne sont pas établies avec certitude.

Le sens de son mouvement, les sentiments et les idées qui le portent s'enveloppent de moins d'obscurité. Les divers récits montrent Valdès converti à la vie évangélique, c'est-à-dire à l'imitation aussi complète que possible de la vie même du Christ et de ses apôtres. La sensibilité y a autant de part que la raison, s'il est vrai que Valdès est un illettré comme l'assurent les chroniqueurs. Il se fit traduire l'Écriture sainte, les sentences des Pères et s'informa des grands problèmes de la vie de l'Église. C'est un homme à la pensée très cohérente qui entreprend, en 1176, de vivre le christianisme avec un étonnant souci d'authenticité.

Pierre Valdès, après avoir abandonné sa famille et ses biens, s'entoure de compagnons. Ensemble ils mènent une vie itinérante, sans domicile, sans souci des lendemains et en mendiant leur subsistance. Quoique laïcs, ils s'efforcent d'obtenir le droit de prêcher, qui est pour eux un aspect essentiel de leur vocation, parce qu'ils veulent instruire le peuple et parce que leur vie, à l'imitation du Christ, doit obligatoirement comporter la parole publique. En mars 1180, le légat Henri d'Albano obtient de Valdès une profession de foi qui

¹ . Jacques PAUL a été mon maître à la faculté d'Histoire d'Aix-en-Provence. J'ai beaucoup aimé ses cours, notamment sur le catharisme, et sa façon d'enseigner. Je conserve pour lui une grande admiration et un profond respect. Je profite de la publication de ce court extrait sur les vaudois pour lui rendre hommage.

explicite le caractère orthodoxe du mouvement. Le légat approuve le genre de vie de la communauté, leur pauvreté et leur don, semble-t-il, oralement, le droit de prêcher, si les curés les admettent à le faire, conformément au Décret de Gratien et à un canon du III^e concile du Latran.

Les années qui suivent posent un problème. Les vaudois sont successivement excommuniés par l'archevêque de Lyon, puis, en 1184, par le pape. Des abus dans la prédication semblent en être le motif. Les vaudois ont toujours tenu cette condamnation pour inopérante. Exclus de l'Église, ils se livrent plus radicalement à la critique du clergé, puis à celle des sacrements et des institutions de l'Église. C'est une réflexion sur la mission apostolique de l'Église qui les conduit à des déviations doctrinales de plus en plus nettes. La fraternité vaudoise, de moins en moins tenue par une profession de foi définie, voit s'épanouir ses propres aspirations religieuses. Le retour à l'orthodoxie, en 1207 et en 1213, des vaudois les plus modérés avec Durand de Huesca et Bernard Prim, laissent les irréconciliables dans l'hérésie. Vers 1220, la fraternité s'organise comme une église.

À l'intérieur même de la fraternité, les doctrines et les rites ne se fixent pas sans débats ni sans déchirements. La pauvreté est, la première, sujette à controverse. Les vaudois lombards, proches des humiliés, entendaient la pratiquer dans le travail manuel, ce qui est très traditionnel. Valdès, par contre, considérait que le travail manuel était une entrave à la prédication et que vivre de dons et d'offrandes était justifié par l'Évangile quand on prêchait au peuple. La pauvreté devait être absolue et mendicante. Ces deux conceptions de la vie évangélique opposent entre eux les vaudois jusqu'au schisme, en 1205.

Sous la conduite de Valdès, la fraternité met une véritable passion à se conformer aux prescriptions les plus matérielles de l'Évangile. Ils vont en mission par deux, nu pieds, avec un bâton, sans or ni argent. Lors de la rupture avec l'Église, ils méditent avec sérénité la formule évangélique : « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », et s'en satisfont pour justifier leur conduite. Très sensibilisés par leur prédication à la conversion, fort attachés aux bonnes œuvres, les vaudois en viennent à rejeter les prières pour les défunts, qui pourraient sauver qui ne le mérite pas. D'autres, conduisant plus loin la critique, s'en prennent à la doctrine de la prédestination, car le salut doit être le terme d'une longue lutte individuelle pour la sainteté. Le littéralisme biblique leur fait rejeter le serment, ce qui est grave dans la société du XIII^e siècle et la peine de mort parce qu'elle met arbitrairement un terme au temps dont le pécheur dispose pour faire pénitence.

Dans la pratique des sacrements, un même sentiment religieux de la vie inspire les vaudois. Ils ont prêché la pénitence et, faute de prêtres assez dignes, ils ont fait entendre les confessions par des laïcs. Ils pratiquent également la direction de conscience des convertis. De même, convaincus par l'Évangile de la nécessité de l'Eucharistie pour parvenir au salut, rejetés par l'excommunication des sacrements de l'Église, ils organisent entre eux une *fractio panis* sur le modèle de la dernière cène du Christ. Ils confient les fonctions liturgiques à des convertis de fraîche date ou à des novices, pour ne pas retirer de l'office de prédication les membres les mieux formés de la fraternité.

Après 1220, ce sont des institutions d'Église qui viennent structurer la communauté vaudoise. Un chapitre annuel de tous les frères désigne deux recteurs pour un an. Ils dirigent l'activité missionnaire de la communauté et rendent compte l'année suivante. Ils se donnent ensuite une hiérarchie avec des diacres, des prêtres et des évêques.

Les inquisiteurs rencontrent les vaudois principalement dans la vallée du Rhône et dans le diocèse de Nîmes. C'est à leur attitude devant les serments qu'ils les reconnaissent. Car les vaudois vivent avec discrétion et n'hésitent pas à fréquenter les cérémonies officielles de l'Église chrétienne aussi longtemps qu'ils ne sont pas démasqués. Les inquisiteurs leur reprochent leur mépris de la hiérarchie ecclésiastique, leurs pratiques

sacramentaires et tout spécialement leur cène du Jeudi-Saint. Les ouvrages qui attaquent les vaudois s'en prennent également, et de manière plus vive, aux cathares. Les meilleurs connaisseurs des mouvements hérétiques reconnaissent que, quelle que soit la perversité des doctrines des vaudois, ils ne sont pas étrangers aux idées chrétiennes comme les cathares. Ils le prouvent d'ailleurs en participant eux aussi à la polémique contre les dualistes.